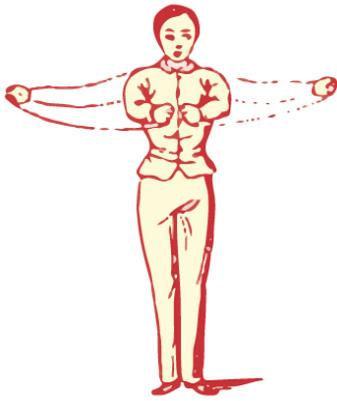


L'écriture, petite solution face à l'impossible



Sur l'île de Lesbos, dans les décombres du camp de réfugiés de Moria, un journal de bord est retrouvé¹.

Il est tenu consciencieusement par les éducateurs de l'Organisation Internationale pour les Migrations (OIM) de la zone des mineurs.

On y trouve la trace d'un quotidien désolé (rats, inondations, risques d'électrocution, coupures de courant, surpopulation) doublée de notes qui indiquent, pour faire face au pire, de petites solutions.

Le titre que porte le journal sonne comme un oxymore « Zone sécurisée ». Les barbelés séparant l'espace des mineurs de ceux des adultes semblent une bien piètre protection. Les adultes

rentrent, les mineurs sortent et la violence déchaînée circule sans pouvoir être localisée. Les travailleurs sociaux la consignent au cas par cas, sollicitent tantôt des soins pour l'un ou l'autre des « bénéficiaires », tantôt l'intervention des forces de police ou la réaction de leur hiérarchie. Quelle que soit la réponse, le plus souvent bien maigre voire inexistante, ils ne cessent pas d'écrire. Ils interrogent la définition de la zone sécurisée, pensant que d'autres frontières devraient être dessinées, tentant notamment de trouver celles qui pourraient mettre à l'abri les jeunes mères et leurs bébés ou encore les jeunes gens isolés.

Les écritures de ce journal de bord seront arrêtées par l'incendie qui a réduit en cendres ce camp de Moria en septembre dernier dont les auteurs sont probablement de jeunes mineurs de cette zone dite « sécurisée ». Les barbelés ne peuvent rien : la violence n'est pas de l'autre côté !

Cet article a en premier lieu résonné avec un texte de Jean-Pierre Deffieux qui n'est pas sans éclairer notre thème et les questions qu'il ouvre : l'auteur indique comment la psychanalyse oriente sa façon de pratiquer la psychiatrie et l'appui qu'il trouve notamment dans « la boussole RSI ». Dans la clinique qu'il dirige « Le respect des semblants, mixte d'imaginaire et de symbolique, est aussi poussé à son paradigme pour tenter de pacifier le rapport envahissant de chacun au réel. »²

Dans le camp de Moria, les semblants vacillent, le réel surgit et l'appui sur l'écriture construit un modeste rempart contre l'horreur, un bord qui permet de s'occuper de petits détails concrets : conseiller à ses collègues de chausser de « hautes bottes en plastique » pour parer au risque d'électrocution en raison des inondations. On entend derrière ces lignes qu'il ne sera pas possible de régler les problèmes d'inondation, il faudra faire avec !

L'écriture comme solution face à l'impossible a résonné, deuxième résonnance, avec une séance d'analyse de la pratique auprès d'éducateurs s'occupant de jeunes majeurs dans le cadre d'un foyer. Ce jour-là, ils semblaient affolés : plusieurs jeunes filles du foyer leur rapportaient être prises dans les filets de la prostitution, filets qui se tissaient à partir du foyer lui-même. Une

* Travail réalisé pour le C.E.R.C.L.E sous le thème « La psychanalyse indispensable en institution. Six cas cliniques. »

1. On peut se reporter à l'article suivant dans médiapart :

http://www.mediapart.fr/journal/international/301120/enfants-et-refugies-l-horreur-de-moria-chroniquee-par-les-educateurs-de-l-onu?utm_source=global&utm_medium=social&utm_campaign=SharingApp&xtor=CS3-5

2. Deffieux J.-P., « L'errance de la psychiatrie française », *Jacques-Alain Miller et 84 amis – Qui sont vos psychanalystes ?*, Paris, Seuil, 2006, p. 261.

de leur résidente, en position de proxénète, orchestrait les passes via les réseaux sociaux. Je fus frappée par l'horreur de leur récit. La criminalité semblait avoir envahi le foyer : trafic d'armes, de drogues, prostitution. Face à cette situation extrême, les éducateurs se trouvaient désarmés, tentant de s'appuyer maladroitement sur la référence à la norme et l'appel à des mesures coercitives venant de leur hiérarchie.

À chaque pas, l'expérience analytique, me donne un savoir fragile et, cependant, chevillé au corps : la violence, la haine, la destructivité, la cruauté se trouvent au cœur de chacun. Ce point permet de subvertir l'*horrification* en savoir y faire avec l'horreur non pas une bonne fois pour toute mais au cas par cas et pas sans l'appui des séances de contrôle.

Pour ce cas, l'analyste s'est intéressée de près à ce que chaque éducateur pouvait dire de sa pratique au sujet de cette situation effroyable. Une éducatrice a rapporté avec précision la parole d'une jeune fille : l'enjeu pour elle était de se dégager du réseau de prostitution dans lequel elle s'était trouvée embarquée. L'écoute attentive de l'éducatrice a amené cette jeune fille à formuler son souhait de porter plainte. La discussion, lors de cette séance, a porté sur la façon de soutenir sa plainte afin qu'elle puisse l'adresser de la bonne façon avec l'appui d'une aide juridictionnelle. Il a aussi été question du cas de la jeune fille « proxénète ». La position des éducateurs était, à défaut de pouvoir l'éduquer, de la mettre à la porte. L'enjeu de la séance a été de se pencher sur son cas et de tenter à plusieurs d'éclairer sa position subjective : quel usage faisait-elle de la drogue, de son corps, de la fête ? Quel était le monde dans lequel elle évoluait ? De quoi était-il composé ? Que cherchait-elle à éprouver ?

Au cours de nos échanges, un changement s'est opéré. L'exigence de mesures punitives s'est transformée en demande et en questionnement : comment demander à leur hiérarchie de prendre, face à cette situation, ses responsabilités ? Un éducateur a fait part de son idée : en passer par l'écriture. Écrire avec soin les paroles recueillies avec le souci de les transmettre avec précision. Il s'en est suivi un échange autour de cette solution, traversé par le souci que le foyer puisse se recomposer comme abri.

Les éducateurs ont sans doute trouvé une voie pour faire entendre leur demande puisque cette situation, dans un second temps, a fait l'objet de la part de leur hiérarchie d'un signalement au parquet, signalement qui vient convoquer, à son tour, la responsabilité du procureur.

Le cas d'une jeune fille qui entraîne les autres dans une jouissance sans limite reste très difficile à penser pour les éducateurs de cette équipe. Leurs responsables ont décidé qu'elle reste dans le foyer et ils ne sont pas d'accord. C'est une position. La petite différence, c'est que la voix de chacun n'est plus engloutie dans l'affolement général et le sentiment d'impuissance. Au un par un, elle peut se faire entendre et se nuancer.